

se compose de mélodies extrêmement anciennes, dont plusieurs ont pu avoir été en usage avant Jésus-Christ chez les Hébreux. Le pape saint Grégoire-le-Grand, nous l'avons dit, les recueillit au sixième siècle en s'efforçant de les ramener à leur pureté primitive. Le même travail se fait actuellement, particulièrement en France, depuis un siècle, et N. S. P. le Pape vient d'en prendre la direction.

Le chant grégorien est uniquement mélodique, et certaines de ses mélodies comptent parmi les plus belles que l'on connaisse.

---

La seconde forme de la musique sacrée est la musique polyphonique, dite communément *polyphonie paëstrinienne*. Tandis que le chant grégorien est mélodique par essence, la polyphonie est par essence harmonique, c'est-à-dire qu'elle cherche ses effets dans l'emploi de plusieurs voix, exécutant au même moment des mélodies diverses.

L'école flamande la porta à sa perfection technique. Mais pour faire rendre à la polyphonie tout ce qu'elle contenait de sentiment, il était nécessaire de la dépouiller des aridités du métier et de lui donner des ailes. Ce fut l'ouvrage de l'immortel Palestrina.

Le chant grégorien ne faisait jamais entendre qu'un son à la fois ; la nouvelle musique, au contraire, en fit retentir deux, trois, quatre, au même moment, en les combinant ensemble, selon les règles de l'harmonie. Le chant grégorien, qui est l'humble auxiliaire de la parole divine, de la prière de l'Eglise, cherche, avant tout, à mettre en valeur la phrase d'une antienne ou d'un répons. Il varie et règle ses modulations sur la forme même de cette pièce. Il fait ressortir les mots les plus expressifs, en prolonge et en accentue la prononciation, afin de frapper davantage, non seulement l'oreille, mais l'intelligence et le cœur de l'auditeur : son allure est rythmée, non pas artificiellement et mathématiquement mesurée. Il est comme la prose d'un orateur éloquent et maître de son langage : nombreux, cadencés, harmonieux, mais libre et dépourvu de tout artifice conventionnel. La musique nouvelle, au contraire, est soumise comme la poésie à une mesure régulière. Elle se tient toute seule, indépendamment